

## Lettre à un·e écrivain·e vivant·e malgré tout

Chloé Savoie-Bernard

Number 171, Summer 2021

Il faut être plus fort que soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97262ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Moebius

### ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Savoie-Bernard, C. (2021). Lettre à un·e écrivain·e vivant·e malgré tout. *Moebius*, (171), 117–124.

# Lettre à un·e écrivain·e vivant·e malgré tout

Chloé Savoie-Bernard

TW : suicide

Bonjour écrivain·e toujours vivant·e,  
encore vivant·e,  
bellement vivant·e,  
vivant·e malgré tout,

Je sais que les quinze derniers mois n'ont pas été faciles. Je ne veux pas renforcer ce poncif et dire que nous avons « traversé tout ça ensemble », comme les médias grand public le rappelaient régulièrement pour donner une factice impression de solidarité. Durant ces derniers mois comme durant tous les autres, si nous devons affirmer que nous formons malgré tout (malgré nous) une communauté, celle qui nous relie est dysmétrique, inégalitaire, fondée sur des rapports de pouvoir. C'est une communauté hiérarchique, et la plupart de ses membres n'atteindront jamais les plus hautes sphères : l'ascenseur social agit de manière capricieuse,

fantasque et injuste. Ce poncif, j'ai plutôt envie de l'éventrer pour lui faire avouer que oui, elle a été horrible pour à peu près tout le monde, cette année, mais bien davantage pour quelqu'un comme toi. La pandémie a, par définition, un caractère éruptif, qui pourtant, chez les plus minorisé·e·s d'entre nous, a mis en avant le continuum de la dépression, de la précarité alimentaire, résidentielle, psychologique. Elle a prolongé, voire empiré, des états qui, chez toi, précédaient la pandémie.

Chère personne vivante qui écrit, je le vois dans des stories Instagram, je l'entends au détour de conversations avec des ami·e·s ou des connaissances communes, ou alors, c'est mon intuition qui me l'indique : tu ne vas pas très bien. Tellement pas bien que ta vie en est menacée. Une fatigue, une dépression, une anxiété aux ramifications nombreuses et larges agissent, pulsantes, rémanentes et pernicieuses, dans tes journées, tes nuits. Elles s'infiltrèrent dans tes insomnies, dans ton horaire de travail. Les gens te demandent comment vont tes projets, ton écriture, comment avancent tel texte, tel article, et tu voudrais juste leur répéter, comme parfois tu l'as fait dans ton travail d'écriture, combien tu as seulement envie de crever. Peut-être te sens-tu obscène, au milieu des mort·e·s qui se sont accumulé·e·s dans les tentes blanches des parcs de New York, puis, au milieu des déchirantes scènes d'agonie en Inde, au Bangladesh, transmises par la froideur de nos écrans. Alors que la vie de tant est fragilisée par des circonstances extérieures, tu as l'impression que c'est ton intériorité même qui t'assassine.

\*  
\* \* \*

Je pense souvent aux écrivaines mortes que j'aime et à celles qui sont encore vivantes, vivant·e comme toi à qui j'écris aujourd'hui et qui ont, comme toi, aussi envie de mourir, je pense à la manière dont se conjuguent ces deux élans si prenants, le désir de création et le désir de mort. Adolescente et au début de ma vingtaine, alors que j'étais particulièrement suicidaire – tellement suicidaire que durant quelques années, lorsque je ne pensais pas à la mort durant plus d'une heure, je me félicitais –, je me rappelle avoir craint qu'aller mieux ne modifie ma personnalité – qui pouvais-je bien être sans mon désir de mort ? Allais-je trouver matière à écrire, à devenir l'écrivaine que je voulais être ? Parfois, je me dis que ma volonté de création répond à celle d'en finir : une pulsion de vie, peut-être. Mais la plupart du temps, je ne pense pas qu'il y ait la création d'un côté et, de l'autre, le trou noir de la mort. Pas plus que je ne crois que la littérature, qu'on la lise ou la produise, puisse à elle seule sauver la vie. Dans *All About Love*, bell hooks écrit : « [c]ontemplating death has always been a subject that leads me back to love<sup>1</sup> ». Retourner vers l'amour, de soi, des autres, en prenant la mort à bras-le-corps. En la regardant dans les yeux, en ne l'évitant pas : peut-être bien que c'est l'objet de la lettre que je t'écris. Trouver un peu d'amour parmi nos noirceurs, tout en sachant qu'aucun amour ne saurait les faire disparaître. Sortir de la dépression, sortir du suicide ; je ne sais pas s'il doit s'agir de telos, d'une carotte que l'on poursuit indéfiniment, sans savoir si l'on parviendra jamais à l'attraper ni connaître la forme que pourra bien prendre cette joie. Devra-t-elle être pure, ne plus jamais être contaminée

---

1. bell hooks, *All About Love. New Visions*, New York, Harper Perennial, 2000, p. xxii.

par cette mort qui a pourtant si souvent été notre compagne ? Avec Sara Ahmed<sup>1</sup>, je ne peux m'empêcher de trouver piégée la question du bonheur.

\* \* \*

Je t'écris aujourd'hui et tu es en vie. Malgré les matins qui s'allongent, les listes d'attente du CLSC pour voir un·e psychologue, ou la maison que tu ne pourras jamais t'acheter parce qu'il est impossible d'accumuler l'argent pour un down payment avec le prix de celles que tu paies au privé – quatre séances par mois équivalant presque à un loyer d'avant la crise du logement actuelle. Avoir un·e psy ou manger ? Avoir un·e psy ou un toit ? Les calculs paraissent hasardeux, impossibles. Et pendant ce temps d'arithmétiques creuses, tu tournes les pages de romans ou de recueils de poésie censés t'inspirer, tu te demandes quoi écrire, comment arriver à écrire, si écrire vaut vraiment la peine. Chère personne vivante qui écrit, qui a déjà écrit, qui souhaite encore écrire malgré la difficulté à se concentrer, à satisfaire ses besoins de base, sache que j'aimerais beaucoup te lire, que ta voix compte, que je sais combien la succession des jours est pénible, que je reconnais ta douleur, que j'aimerais venir t'apporter des plats cuisinés si tu le veux bien, que je te souhaite d'être le plus entouré·e possible. Que je sais que tu existes et que j'aimerais que tu continues à le faire, même si c'est excessivement douloureux, même si par instants la poursuite de ton existence semble manquer de sens. Je dis

---

1. Dans *The Promise of Happiness*, Durham, Duke University Press, 2010.

cela en espérant que tu ne trouves pas que ma voix sonne faux.

\* \* \*

En 2013, lorsqu'il était encore un peu populaire, le magazine *Vice* a publié une série de photographies qui reproduisaient les morts par suicide d'écrivaines célèbres. De petites notices signalaient par ailleurs les marques des vêtements que portaient les mannequins personnifiant ces femmes au seuil de leur mort. De leur travail littéraire, par contre, aucune description. Ces photos de mode ont été unanimement décriées, Jenny Sauers de chez *Jezebel* disant par exemple qu'elles étaient «breathtakingly tasteless [because s]uicide is not a fashion statement<sup>1</sup>». C'est Michelle Dean, dans *The Cut*, qui a eu, selon moi, la réflexion la plus intéressante à ce sujet. Tout en critiquant la position de *Vice*, elle écrit que «[o]f course, suicide is a frightening, terrible, unacceptable thing. But to be silent about it, to make it in bad taste to represent and speak about it, is not to address that too closely<sup>2</sup>». Elle appelle plutôt à s'intéresser

---

1. Jenny Sauers, «*Vice* published a fashion spread of female writer suicides», *Jezebel*, 17 juin 2013, [en ligne], [<https://jezebel.com/vice-published-a-fashion-spread-of-female-writer-suicid-513888861>], (7 juillet 2021). Je traduis : «[...] d'un mauvais goût presque à couper le souffle. Le suicide n'est pas la panacée de la mode».

2. Michelle Dean, «Talking famous female suicide: The right, wrong, and *Vice* way», *The Cut*, 18 juin 2013, [en ligne], [<https://www.thecut.com/2013/06/talking-female-suicide-right-wrong-vice-way.html>], (7 juillet 2021). Je traduis : «bien sûr, le suicide est un acte effrayant, terrible, inacceptable. Mais rester silencieux·se à son propos, dire que d'en parler et de le représenter est de mauvais goût ne permet pas non plus de l'aborder réellement».

au travail de ces femmes écrivaines, à leurs écrits où elles disséquaient leur mal de vivre, le fixant, pour un temps du moins, à la page.

Après l'opprobre médiatique des critiques, *Vice* a supprimé cet éditorial, dont quelques photos persistent encore sur Internet, relayées par d'autres sites. La photographe qui en était responsable, Annabel Mehran, a continué de travailler avec une clientèle prestigieuse, dont la chanteuse St. Vincent et le magazine *Harper's Bazaar*. Mehran n'a jamais, sauf erreur de ma part, commenté de quelque manière que ce soit son esthétisation maladroite et bâclée de la mort de ces femmes, Virginia Woolf, Iris Chang, Dorothy Parker, Charlotte Perkins Gilman, Sylvia Plath, Sanmao et Elise Cowen. Sur ces photos, elles-mêmes ne sont plus protagonistes de leur mort devenue calquée, armature pour des vêtements de marque que l'on cherchait à vendre. Leur mort fait complètement disparaître leur travail, l'avale.

\* \* \*

« Ce qui est pour moi au cœur du littéraire, c'est-à-dire les formes poétiques que peut prendre la douleur de vivre<sup>1</sup> », écrit Catherine Mavrikakis dans *L'éternité en accéléré*, des mots qui me hantent depuis que je les ai lus, et que j'ai envie de t'offrir alors que j'arrive presque à la fin de cette lettre que je t'adresse. Si j'ai envie de te lire, dans les histoires que tu as envie d'écrire, dans les poèmes que tu as envie de mettre

---

1. Catherine Mavrikakis, *L'éternité en accéléré*, Montréal, Hélotrope, 2010, p. 24.

en forme sur la page, c'est bien sûr, égoïstement, pour tenter de trouver un peu de mes tourments dans les tiens. Portés par une voix différente de la mienne, qui saurait les faire lyrer, les détourner, peut-être les dédramatiser. Peut-être me permettre de me sentir un peu moins seule. Mais ce n'est pas que cela. Notre désir de mort n'est pas seulement intime, lié aux traumatismes de nos histoires familiales, à une incapacité toute personnelle à les surmonter. Notre désir de mort s'incruste en nous et il est motivé par un contexte social qui contraint à l'homogénéisation, qui véhicule, tel un miasme asphyxiant, des discours positivistes, annihilant la possibilité même de ressentir de la négativité. Que faire de cette négativité qui survient lors de petites et grandes agressions, qui nous submerge lorsque nous sentons que l'on nous contraint soit à l'assimilation soit à la disparition? Parce que nous ne savons la nommer, cette négativité se retourne contre nous et nous entraîne vers nos pulsions de mort.

En 1974, prise de colère et de tristesse après le suicide de la poète Anne Sexton, qu'elle connaissait un peu pour avoir fréquenté la même université, la poète Adrienne Rich lui rend hommage dans une eulogie lue pendant une vigile à la mémoire de la défunte. Rich attribue la mort de Sexton à la puissance des images destructrices qu'elle avait intériorisées, qui, croit-elle, malgré leur cristallisation dans sa poésie, ont fini par avoir raison de la poète :

I think of Anne Sexton as a sister whose work tells us what we have to fight in ourselves and in the images patriarchy has held up to us. Her poetry is a guide to the ruins, from which we learn what women have lived and what we must refuse to live any longer. Her death is an arrest : in its moment we have been held, momentarily, in the grip of a



policeman who tells us we are guilty of being female, and powerless<sup>1</sup>.

Malgré les discours de self help qui nous martèlent à tout va que nous sommes responsables de nos propres vies, nos communautés ne nous enveloppent pas assez, nos gouvernements abandonnent leurs mesures sociales. Les policiers, tels ceux qu’imagine Rich, loin de nous protéger, nous enlèvent notre agentivité et nous rappellent notre absence de pouvoir. Toutes ces structures contribuent ainsi à notre vulnérabilisation et, parfois, elles y arrivent si bien que nous devenons à leur place la main qui nous enlève la vie. L’écriture qui parvient à nommer cette aliénation amène à résister, peut-être de manière éphémère, et sans doute de façon insuffisante, à tous les systèmes qui aspirent à nous tuer en ridiculisant et en minorisant nos voix. Et c’est pour cela que je t’écris, chère personne suicidaire qui aime à écrire, pour t’enjoindre de continuer avec moi cette lutte, tant et aussi longtemps que nous parvenons à vivre.

---

1. Adrienne Rich, « Anne Sexton: 1928-1974 », dans *On Lies, Secrets and Silence*, New York, W. W. Norton, p. 123. Je traduis : « Je pense à Anne Sexton comme à une sœur dont le travail nous rappelle ce que nous devons combattre en nous-mêmes et dans les images où le patriarcat nous a emprisonnées. Sa poésie nous guide dans les ruines de ce que les femmes ont vécu et refusent désormais de vivre. Tout comme le moment où nous avons été prises dans la poigne d’un policier qui nous accuse d’être femme et impuissante, sa mort représente une pause dans la continuité. »